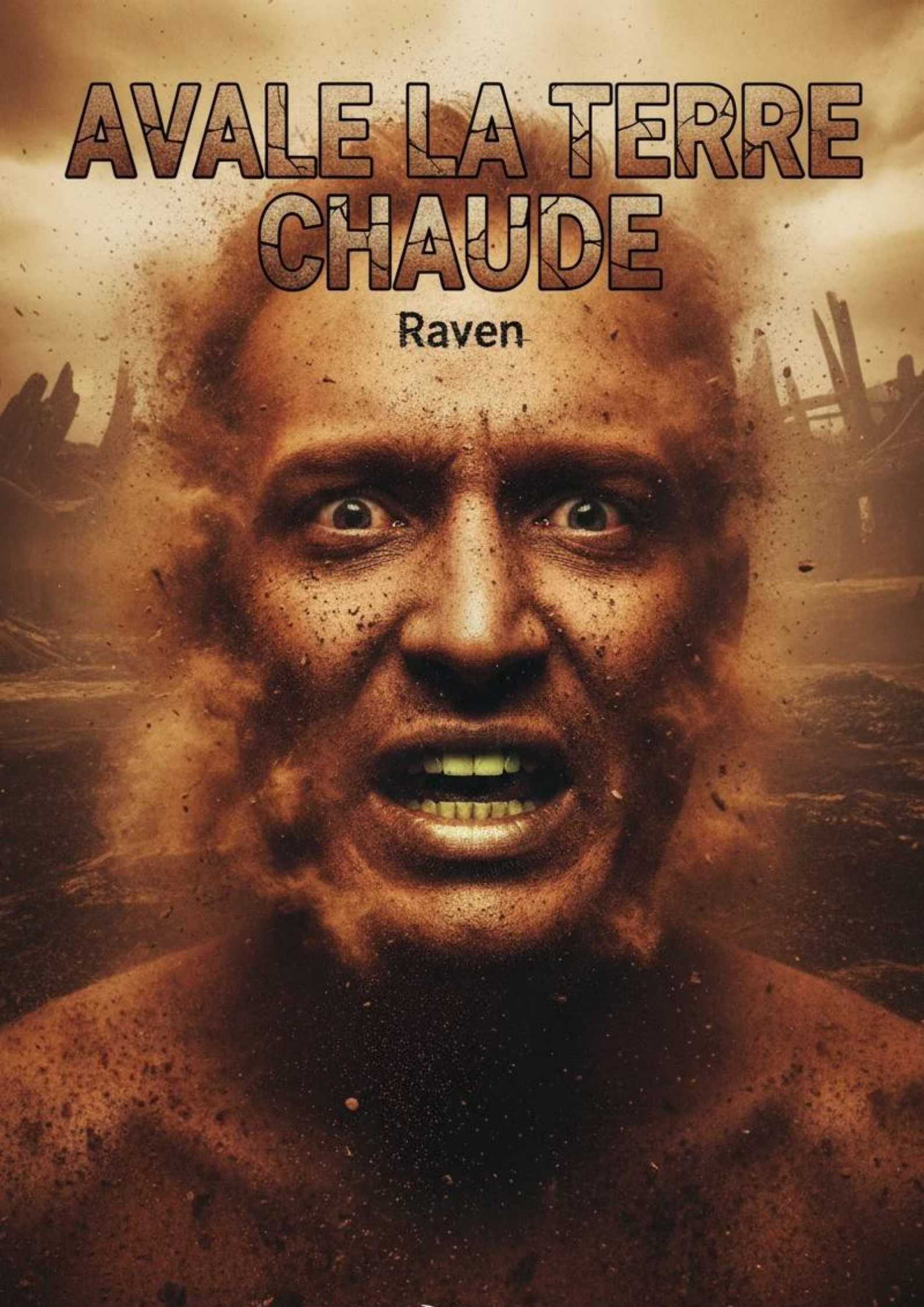


AVALE LA TERRE CHAUDE

Raven



Avale la Terre Chaude

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Suaire de Mousseline	4
Chapitre 2 : La Peau de Parchemin	8
Chapitre 3 : Le Grattement des Fondations	13
Chapitre 4 : Le Prurit de la Culpabilité	18
Chapitre 5 : La Cérémonie des Mouches	23
Chapitre 6 : L'Oxygène a un Prix	28
Chapitre 7 : La Matriarche-Sangsue	33
Chapitre 8 : Le Labyrinthe de Boue	38
Chapitre 9 : L'Extension Fongique	43
Chapitre 10 : La Chaîne Alimentaire	48
Chapitre 11 : Satiété	53

Chapitre 1

Le Suaire de Mousseline

L'air n'était plus de l'oxygène, c'était une soupe épaisse, tiède et chargée de particules de terre noire qui s'agrippaient aux parois de la gorge. À chaque inspiration, Elias sentait le soufre tapisser sa langue, un goût de métal oxydé et d'œuf pourri qui lui rappelait pourquoi il avait passé vingt ans à essayer d'oublier l'odeur du delta. Ses semelles s'enfonçaient dans le tapis de feuilles de chêne en décomposition, un compost visqueux qui exhalait une chaleur de cadavre sous le soleil de plomb. Ici, la gravité semblait avoir doublé. Chaque pas exigeait un effort conscient des hanches, une lutte contre une terre qui semblait aspirer ses chevilles.

Les limites de la plantation Saint-Clair n'étaient pas marquées par des clôtures, mais par un changement de lumière. Sous la canopée de chênes centenaires, le jour devenait une pénombre verdâtre, filtrée par des rideaux de mousse espagnole qui pendaient comme des lambeaux de chair grise. La mousse ne bougeait pas. Rien ne bougeait, à part le vrombissement électrique des cigales, un cri strident, continu, qui vrillait les tympanes d'Elias jusqu'à faire vibrer les os de sa mâchoire. C'était le son de la fièvre.

Il s'arrêta un instant, les doigts crispés sur la poignée de sa valise, le cuir moite de sueur. Ses ongles, rongés jusqu'à la lunule, piquaient au contact du sel de sa propre peau. Une mouche charbonneuse, lourde de sang, vint se poser sur le coin de son œil gauche. Il ne la chassa pas. Il regardait la demeure.

La maison des Saint-Clair ne se dressait pas ; elle s'affaissait. C'était une carcasse de bois blanc dont la peinture s'écaillait en larges lambeaux, révélant un bois grisâtre, spongieux, qui semblait boire l'humidité ambiante. Les colonnes du porche, autrefois

majestueuses, penchaient selon des angles impossibles, comme les membres d'un vieillard perclus d'arthrite. Le jasmin grimpant avait envahi la balustrade, mais ce n'était pas la floraison sucrée de ses souvenirs ; les fleurs étaient d'un blanc maladif, tachées de brun, et leur parfum était si concentré qu'il en devenait nauséabond, une odeur de morgue dissimulée sous du parfum bon marché.

Et là, sur le porche, il y avait Elena.

Elle était assise dans un fauteuil d'osier dont les fibres tressées semblaient s'être refermées sur ses hanches. Elle ne portait pas de deuil, mais une robe de mousseline jaunie, si fine qu'on devinait la structure osseuse de ses épaules à travers le tissu. Elle était d'une immobilité de statue, ou de prédateur. Ses mains, posées à plat sur ses cuisses, ressemblaient à des racines déterrées, noueuses et couvertes de taches de vieillesse sombres comme des ecchymoses.

Elias fit un pas de plus. Le bois du perron gémit, un cri sec qui remonta le long de sa colonne vertébrale. Elena ne tourna pas la tête, mais ses yeux — deux billes de verre dépoli enfoncées dans des orbites violacées — pivotèrent lentement vers lui. Son visage n'était qu'une succession de plis profonds, une carte de sécheresse tracée sur un parchemin mouillé.

— Tu as les mains sales, Elias, dit-elle.

Sa voix n'était qu'un souffle, le bruit de deux feuilles mortes que l'on frotte l'une contre l'autre, mais elle coupa net le hurlement des cigales dans l'esprit du fils. Il regarda ses mains. La sueur avait mélangé la poussière de la route à la peau à vif de ses cuticules, créant une boue noirâtre sous ses ongles. Il sentit une pulsion familière remonter : l'envie de gratter, d'arracher la peau jusqu'à ce que le sang vienne nettoyer la souillure.

— La terre est montée jusqu'à toi, continua-t-elle sans ciller. Elle t'a senti arriver.

Elle a ouvert ses pores.

Elias voulut répondre, mais sa gorge était obstruée par une glaire épaisse. Il avala de la salive qui avait le goût du soufre. Il remarqua un tic nerveux sur la tempe de sa mère, une veine bleue qui battait frénétiquement sous la peau transparente, comme un ver piégé dans une membrane.

L'air autour d'eux sembla se figer davantage. Une goutte de condensation tomba du toit du porche, s'écrasant avec un bruit sourd sur le front d'Elias. Ce n'était pas de l'eau claire. C'était un liquide visqueux, teinté d'une rouille sombre. Il l'essuya d'un revers de manche, laissant une traînée saumâtre sur son visage.

Elena pencha légèrement la tête, un mouvement saccadé, presque mécanique.

— Tu entends ? murmura-t-elle.

Elias tendit l'oreille. Au-delà du bourdonnement des insectes, au-delà du sifflement de sa propre respiration courte, il y avait autre chose. Un son sourd, venant d'en bas. Ce n'était pas un craquement de charpente, ni le vent dans les fondations. C'était un bruit de succion, lent et rythmé, comme si le sol lui-même essayait d'avalier l'air par les interstices des lattes du plancher. Un gémissement étouffé, vibrant, qui faisait trembler imperceptiblement la porcelaine d'un service à thé posé sur une table basse à côté d'elle.

— C'est la maison qui digère, dit-elle avec un sourire qui n'atteignit pas ses yeux morts. Elle a été très patiente. Vingt ans de jeûne, Elias. Imagine l'acidité. Imagine la faim.

Elle se leva. Le mouvement fut d'une fluidité dérangeante, comme si ses os n'avaient plus de poids. Elle s'approcha de lui, et l'odeur de jasmin pourri devint suffocante. Elle sentait aussi le camphre, la poussière et quelque chose de plus organique, une

odeur de viande oubliée dans un placard fermé.

Elle posa une main sur sa joue. Ses doigts étaient glacés malgré la fournaise ambiante.

— Caleb t’attend, murmura-t-elle à son oreille. Il est juste là, sous nos pieds. Il a appris à ne plus crier. Il ne fait plus que... goûter.

Elias sentit ses genoux fléchir. Ses yeux se fixèrent sur une fissure entre deux planches du porche. Une substance noire, épaisse comme de la mélasse, commençait à perler dans la fente, bouillonnant doucement au contact de l’air chaud. Une fourmi s’en approcha, s’y englua instantanément et fut aspirée vers le bas en une seconde.

— Entre, Elias. Ne reste pas là. Le soleil va te cuire le sang, et la terre n’aime pas la viande trop ferme.

Elle se retourna et s’enfonça dans l’obscurité du vestibule, laissant derrière elle une traînée de petits fragments de peau morte sur le bois sombre. Elias resta seul sur le porche, prisonnier de la membrane de chaleur, écoutant le rythme cardiaque de la boue sous ses pieds, tandis que le premier cri d’un oiseau de nuit, prématuré et rauque, déchirait le suaire de mousseline qui enveloppait le domaine.

Chapitre 2

La Peau de Parchemin

Le seuil franchi, l'air changea de consistance, passant de la vapeur d'eau extérieure à une soupe tiède de poussière et de graisse froide qui semblait vouloir s'incruster dans ses poumons. La porte se referma derrière Elias avec un déclic sec, un bruit d'os cassé qui scella l'obscurité du vestibule. À l'intérieur, le temps n'était plus une ligne droite mais un cercle stagnant, une mare croupie où flottaient les débris de son enfance.

Elena l'attendait dans le petit salon. Elle était assise dans son vieux fauteuil à oreilles, dont le velours vert était usé jusqu'à la trame, laissant apparaître une bourre grisâtre qui ressemblait à de la chair de champignon. Elle ne bougeait pas, ou plutôt, son corps ne bougeait pas de manière volontaire. Ses mains, posées sur ses genoux osseux, étaient animées d'une vie propre, une danse macabre de secousses imprévisibles et de spasmes saccadés. Ses doigts s'écartaient comme les pattes d'une araignée à l'agonie, avant de se replier brusquement, les ongles jaunis griffant le tissu dans un crissement de soie déchirée.

— Tu as les doigts sales, Elias, murmura-t-elle sans le regarder, sa voix n'étant qu'un souffle de parchemin froissé. Tu as toujours eu cette manie de gratter la terre. Même quand il n'y a plus rien à déterrer.

Elias sentit la sueur piquer les plaies vives de ses cuticules. Il cacha ses mains derrière son dos, mais le mouvement fit craquer le plancher. Le son résonna dans le silence oppressant de la pièce comme un coup de feu. L'odeur ici était plus dense qu'à l'extérieur ; elle portait des notes de camphre, de vieux bouillon et quelque chose d'autre, une pointe acide, presque fécale, qui montait des plinthes.

— Je suis revenu parce que tu as écrit, maman. Tu disais que...

— J'ai écrit parce que la maison se souvient de toi, l'interrompt-elle. Ses mains s'agitèrent de plus belle, une convulsion plus violente projetant son avant-bras gauche contre l'accoudoir. Regarde. Elle te cherche déjà.

Elle désigna du menton le mur opposé. Là, sous un papier peint aux motifs de roses pâles qui semblaient se flétrir en temps réel, une boursouflure s'était formée. C'était une hernie de la paroi, longue d'une trentaine de centimètres. Elias s'approcha, fasciné malgré le dégoût qui lui retournait l'estomac. À travers une fissure dans le papier jauni par la nicotine, une humeur noire commençait à perler. Ce n'était pas de l'eau, ni de l'huile. C'était une substance visqueuse, d'un noir de jais, qui pulsait très légèrement, comme si un cœur battait juste derrière la cloison. Une goutte lourde se détacha et glissa lentement le long du mur, laissant derrière elle une traînée huileuse qui dégageait une odeur de fer rouillé et de vase millénaire.

— Elle pleure, dit Elena. Elle pleure parce que Caleb a faim et que tu es parti avec la seule pelle de la maison.

Le nom de son frère fut comme une décharge électrique. Elias sentit ses muscles se tétaniser. Il fixait la tache noire qui s'étalait maintenant sur la plinthe, s'insinuant dans les interstices du bois avec une intelligence malveillante. Il crut entendre, ou peut-être était-ce seulement son sang qui cognait contre ses tempes, un grattement sourd provenant du dessous. Un frottement de cuir sec contre de la pierre humide.

— Viens manger, Elias. Tu es si maigre. On dirait que tu as passé vingt ans à te nourrir de tes propres regrets.

Elle se leva avec une lenteur calculée, ses articulations craquant en une symphonie de bruits secs. Elle ne l'aida pas, ne l'approcha pas. Elle se contenta de glisser vers la salle à manger, ses pieds traînant sur le linoléum avec un bruit de suction.

La table était dressée. Deux assiettes de porcelaine ébréchée, des couverts en argent terni qui avaient viré au gris anthracite. Au centre, une soupière en fonte laissait échapper une vapeur lourde et grise. Elias s'assit, ses genoux heurtant le dessous de la table. Le contact du bois froid contre ses jambes le fit tressaillir.

Elena servit une louche de ce qui ressemblait à un ragoût de racines, mais le bouillon était d'une couleur sombre, presque pourpre.

— Mange, ordonna-t-elle. C'est la terre qui donne. Il faut savoir accepter ce qu'elle offre avant qu'elle ne décide de reprendre.

Elias prit sa cuillère. Ses mains tremblaient presque autant que celles de sa mère. Le métal de l'ustensile semblait vibrer contre ses dents. Dès que le liquide toucha sa langue, une explosion de saveur métallique envahit sa bouche. Ce n'était pas le goût de la viande, ni celui des légumes. C'était le goût d'un centime qu'on aurait gardé trop longtemps sous la langue, mélangé à la saveur âcre du sang séché. C'était chaud, trop chaud, une brûlure qui descendait dans son œsophage comme du plomb fondu.

— Tu sens ? demanda Elena, ses yeux vitreux fixés sur lui, ses mains s'agitant de nouveau sur la nappe, renversant presque son verre d'eau saumâtre. C'est le goût de la famille, Elias. C'est le fer de la terre. Caleb dit que c'est ce qui lui manque le plus. Le sel et le fer.

Elias essaya d'avaler, mais sa gorge se resserra. Il sentit un morceau solide sous sa dent. Quelque chose de mou et de fibreux à la fois. Il le recracha discrètement dans sa serviette, mais le contact de l'objet contre le tissu lui laissa entrevoir une forme blanche, striée de filaments rouges. Un fragment de cartilage, ou peut-être une racine qui avait trop bien appris à imiter la chair humaine.

— Pourquoi tu ne finis pas ? La terre n'aime pas le gâchis.

Elena s'était penchée vers lui. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres du sien. Il pouvait voir les pores de sa peau, dilatés, suintant une sueur transparente qui sentait le vinaigre. Il remarqua alors, avec une horreur glacée, que les secousses de ses mains semblaient synchronisées avec les pulsations de la tache noire sur le mur du salon, dont le reflet se devinait dans le miroir piqué de la salle à manger.

Un bruit sourd monta du plancher, juste sous sa chaise. Un coup. Puis deux. Réguliers. Comme si quelqu'un, ou quelque chose, frappait à la porte du monde d'en bas avec un moignon de bois.

— Il sait que tu es là, Elias. Il a senti ton poids sur ses os.

Elias lâcha sa cuillère. Elle tomba dans l'assiette avec un bruit de glas, éclaboussant la nappe blanche de gouttes pourpres. Il fixa ses propres mains. Sous ses ongles rongés, la terre noire qu'il avait cru laver vingt ans plus tôt semblait remonter à la surface, une ligne sombre et indélébile qui marquait sa peau.

— Je ne peux pas, hoqueta-t-il, l'air lui manquant soudainement, comme si la pièce s'était vidée de son oxygène pour le remplacer par du gaz de marais.

— Oh, tu le feras, murmura Elena en saisissant son poignet. Sa main était glaciale, une pince de fer qui lui broyait les tendons. Tu le feras parce que tu as faim, Elias. On a tous faim ici. Et Caleb a été très patient. Vingt ans de patience dans le noir, à mâcher de la terre pour ne pas oublier le goût de ton nom.

Elle resserra sa prise. Les tremblements de ses doigts se transmirent au bras d'Elias, une vibration électrique et malsaine qui semblait vouloir lui décoller la chair des os. Dans le coin de la pièce, une nouvelle fissure s'ouvrit dans le papier peint, et la mélasse noire commença à couler, plus épaisse cette fois, bouillonnant sur le bois, tandis que le cri des cigales à l'extérieur montait d'un cran, devenant un hurlement

strident qui semblait vouloir faire éclater les vitres de la maison.

Elias regarda son assiette. Le bouillon sombre semblait bouger, agité par des courants invisibles. Et dans le reflet du liquide métallique, il ne vit pas son visage, mais celui d'un enfant aux yeux pleins de boue, qui lui souriait avec une mâchoire décalée.

Chapitre 3

Le Grattement des Fondations

Le drap de lin n'était plus qu'une seconde peau, une membrane moite et saumâtre qui refusait de lâcher prise, collée aux omoplates d'Elias par une sueur acide. L'obscurité de la chambre n'était pas un vide, mais une présence solide, une masse de goudron invisible qui s'engouffrait dans ses poumons à chaque inspiration laborieuse. L'air empestait la jacinthe fanée et le vieux sang, une odeur qui semblait suinter directement des jointures du mobilier en acajou.

Il restait immobile, les yeux écarquillés dans le noir, fixant le plafond où les ombres des cyprès extérieurs griffaient le plâtre comme des doigts décharnés. Le silence de la plantation Saint-Clair était un mensonge. C'était un vacarme de sédiments, un bourdonnement de termites dévorant les fondations, un râle de terre saturée d'eau.

Puis, le premier bruit survint.

Ce n'était pas un craquement de charpente ordinaire. C'était un son sec, une friction délibérée, juste là, sous le sommier. *Krr-shhh. Krr-shhh.* Le bruit d'un ongle long, peut-être une griffe, raclant le bois de chêne scellé. Elias sentit ses muscles se tétaniser, ses tendons devenir des câbles d'acier prêts à rompre. Il retint son souffle, le cœur battant si fort qu'il craignait de fracturer ses propres côtes.

Krr-shhh.

Le grattement était méthodique. Il ne cherchait pas à sortir ; il cherchait à attirer l'attention. Elias ferma les yeux, mais l'obscurité derrière ses paupières était pire : il y voyait Caleb, le visage mangé par la glaise, les orbites vides remplies de fourmis

rouges. Il sentait encore le poids de la pelle dans ses mains d'enfant, le choc sourd du métal contre la terre meuble, le cri étouffé qui n'aurait jamais dû s'arrêter.

Une vibration monta à travers les pieds du lit. Une pulsation basse, sourde, qui ne venait pas de ses propres veines. C'était un battement de tambour tellurique, une onde de choc lente qui faisait vibrer la moelle de ses os. *Boum. Boum.* Elias porta une main tremblante à son cou, cherchant sa carotide. Ses doigts rencontrèrent une peau brûlante, poisseuse de peur.

Son cœur accéléra. *Boum-boum. Boum-boum.*

Et la maison répondit. Les murs de la chambre, tapissés d'un motif floral décoloré qui ressemblait à des entrelacs de viscères, semblèrent se gonfler. Un craquement sec retentit dans le coin de la pièce, une fissure qui s'allongeait, libérant une odeur de vase chauffée au soleil. Le rythme du bâtiment s'ajusta au sien. Un synchronisme parfait, monstrueux. Si son pouls s'emballait, les poutres grinçaient plus vite. S'il tentait de calmer son souffle, le grattement sous le plancher devenait plus insistant, plus féroce.

Il était devenu le métronome de cette charogne architecturale.

Elias bascula sur le côté, manquant de tomber du matelas. Il fixa le sol. Dans la pénombre, il crut voir les lattes de bois bouger, s'écarter imperceptiblement comme les lèvres d'une plaie. Une substance noire, épaisse comme de la bile, commençait à perler entre les jointures du plancher. Elle ne coulait pas ; elle pulsait. Elle suivait la cadence de son propre sang.

Il voulut hurler, mais sa gorge n'était plus qu'un conduit de sable sec. Sa langue collait à son palais, lourde, chargée du goût métallique qu'Elena lui avait imposé lors du dîner. "On a tous faim ici", avait-elle dit. La phrase tournait en boucle dans son crâne, une litanie toxique qui se mêlait au bruit des cigales au-dehors. Leurs cris

étaient si stridents qu'ils semblaient vouloir décoller la peinture des cadres.

Krr-shhh. Krr-shhh.

Le grattement venait de s'arrêter juste sous ses pieds, à l'endroit précis où le bois était marqué par une vieille tache de cire. Elias se recroquevilla, ramenant ses genoux contre sa poitrine. La chaleur dans la pièce devint suffocante, une fièvre tropicale qui faisait fondre sa volonté. Il sentait la présence en dessous. Elle n'était pas seulement là ; elle le goûtait à travers les planches. Elle aspirait sa chaleur, sa peur, sa culpabilité.

Soudain, une secousse plus violente fit trembler la table de chevet. Le verre d'eau qu'Elena avait posé là se renversa. Le liquide ne s'étala pas. Il fut instantanément absorbé par le bois, comme si la maison avait soif.

Elias posa une main sur le sol, malgré lui. L'attraction était irrésistible, un vertige inversé. Le bois était chaud. Pas la chaleur d'un foyer, mais la chaleur d'une bête, une température de chair en pleine décomposition. Sous sa paume, il sentit le mouvement. Quelque chose remuait dans les fondations scellées. Quelque chose qui avait grandi dans le noir, se nourrissant de l'oubli et des larmes de la terre.

"Caleb ?" murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un sifflement brisé.

Le grattement reprit instantanément, furieux, frénétique. Ce n'était plus un ongle, c'était une main entière qui frappait contre le dessous des lattes. *Clac. Clac. Clac.* Le bruit sec de l'os contre le bois. La maison entière se mit à gémir, un son de métal tordu et de fibres qui lâchent. Les murs semblaient se rapprocher, l'angle du plafond s'abaisser pour l'écraser contre cette terre qui exigeait son dû.

Une goutte de sueur tomba de son nez sur le plancher. À l'instant où elle toucha le bois, une voix, ou l'ombre d'une voix, monta des profondeurs. Ce n'était pas un son

porté par l'air, mais une vibration qui remonta par son bras, s'insinuant directement dans son cortex.

Ouvre, Elias. Il fait si chaud ici.

La paranoïa le submergea. Il vit des visages dans les nœuds du bois, des bouches béantes prêtes à le happer. Il se leva d'un bond, ses pieds nus glissant sur la mélasse noire qui recouvrait désormais une grande partie du sol. Il se rua vers la porte, mais la poignée en porcelaine était brûlante, une braise qui lui grilla la paume. Il recula, piégé.

Le battement de la maison devint un tonnerre. **BUM-BUM. BUM-BUM.**

Ses tempes allaient exploser. Ses yeux injectés de sang fixaient la trappe scellée sous le lit, celle que son père avait recouverte de lourdes planches clouées il y a vingt ans. Les clous commençaient à grincer. Ils s'élevaient lentement, poussés par une force invisible, par la pression de ce qui bouillonnait en dessous.

La terre ne se contentait plus de gratter. Elle poussait. Elle vomissait son secret.

Elias s'effondra contre le mur, les mains sur les oreilles, mais le cri des cigales traversait ses paumes, traversait son crâne. C'était le son d'une scie circulaire découpant la réalité. Et dans le reflet de la fenêtre, il vit son propre visage changer. Sa peau se craquelait comme de l'argile séchée, ses yeux s'obscurcissaient, se remplissant d'une boue noire et fertile.

Il n'était plus un invité. Il n'était plus un fils.

Il était l'engrais.

Le premier clou sauta, frappant le plafond avec le bruit d'une balle de fusil. Puis un

deuxième. Sous le lit, une planche se souleva dans un craquement de fin du monde, libérant une bouffée d'air fétide, une haleine de tombeau chauffée à blanc qui lui brûla le visage. Une main, dont la peau n'était plus qu'un lambeau de cuir noirci par l'humidité, émergea de l'obscurité du sous-sol et s'agrippa au bord du plancher.

Les doigts étaient longs, trop longs, et se terminaient par des ongles brisés, incrustés d'une terre qui semblait encore bouger, grouillante de vie larvaire.

Elias ne pouvait plus bouger. Son cœur, totalement asservi à la pulsation de la demeure, ralentit brutalement, suivant l'agonie du mouvement qui montait du sol. Sa respiration se cala sur le souffle rauque et humide qui émanait de la brèche.

La main se crispa sur le bois, les phalanges blanchissant sous l'effort, et une deuxième main apparut, cherchant un appui. Puis, dans le silence soudain des cigales, un bruit de succion retentit, comme si la terre elle-même recrachait un corps qu'elle avait trop longtemps mâché.

Elias regarda l'obscurité sous son lit. Deux points de lumière terne, comme des phosphorescences de champignons sur du bois pourri, se fixèrent sur lui.

"Tu as laissé la pelle là-haut, Elias", murmura la chose dans un gargouillement de boue. "Mais j'ai appris à creuser sans elle."

Chapitre 4

Le Prurit de la Culpabilité

Le fer de la pelle n'était pas froid. Il ne l'avait jamais été. Même après deux décennies de silence et de couches sédimentaires de mensonges, Elias sentait encore cette chaleur anormale, presque organique, irradier du manche en frêne jusque dans la paume de ses mains. C'était une chaleur de fièvre, celle d'un corps qui lutte contre une infection généralisée. Sous ses pieds, la terre du delta n'était pas un sol, c'était une gorge ouverte, une muqueuse spongieuse et noire, saturée d'une eau saumâtre qui refusait de s'évaporer.

Le grésillement des cigales formait une voûte acoustique si épaisse qu'elle semblait solide, un dôme de verre vibratoire qui emprisonnait l'oxygène. Chaque inspiration d'Elias était un combat contre une atmosphère chargée de particules de moisissure et de pollen rance. Il se revoyait, âgé de douze ans, les articulations saillantes, le visage barbouillé d'une sueur qui avait le goût du cuivre. Devant lui, le trou. Une plaie rectangulaire dans le flanc de la plantation, dont les bords s'effritaient avec un bruit de mastication chaque fois qu'il y enfonçait son outil.

La terre de Louisiane possède cette texture particulière, grasse et granuleuse, une mélasse minérale qui s'agrippe aux vêtements comme une bête affamée. Elias se souvenait de la sensation du limon s'insinuant sous ses ongles, une intrusion froide qui semblait vouloir coloniser ses phalanges. À chaque pelletée, le poids devenait plus insoutenable, non pas à cause de la physique, mais à cause de la résistance. La terre ne voulait pas être déplacée ; elle voulait être nourrie.

Caleb était là, au fond. Il n'était déjà plus un frère, il n'était plus qu'un volume, une forme indistincte enveloppée dans un drap de lin jauni qui buvait déjà l'humidité du

sol. Elias se rappelait le son. Ce premier jet de terre tombant sur le tissu. *Ploc.* Un bruit mou, étouffé, le son d'une main frappant un ventre plein. Puis un deuxième. *Ploc.* À chaque impact, Elias sentait une secousse électrique remonter le long de ses bras, une décharge de culpabilité pure qui lui dénudait les nerfs.

Soudain, le présent s'invita dans la réminiscence par une douleur aiguë, localisée sous les cuticules.

Elias, accroupi sur le plancher vermoulu de sa chambre d'adulte, fixa ses propres mains. Elles tremblaient d'un spasme rythmique, un tic nerveux qui faisait sauter le tendon de son poignet droit. Sous ses yeux, la peau de ses index commença à se boursoufler. Ce n'était pas une brûlure, c'était une érosion. Le derme semblait se dissoudre, révélant une chair à vif, rouge sombre, dont émanait une odeur ferreuse, identique à celle du trou de Caleb.

Une perle de sang apparut à la base de son ongle gauche, puis une autre sur le droit. Le liquide ne coulait pas ; il bouillonnait, expulsé par une pression interne que la raison ne pouvait expliquer. Elias porta ses doigts à sa bouche, une réaction primitive, mais le goût qui envahit ses papilles n'était pas celui du sang. C'était le goût de la terre noire, le goût du limon putréfié, le goût de la mort que l'on a tenté d'étouffer sous trois mètres de boue.

Il gratta. Il ne put s'en empêcher. Ses ongles labourèrent sa propre peau avec une frénésie de rat. Il cherchait à extraire quelque chose qui n'était pas là, ou qui l'était trop. Des grains de sable noir, minuscules et tranchants comme du verre pilé, commencèrent à émerger de ses pores. Sa chair expulsait le passé. Le prurit devint insupportable, une démangeaison qui ne se situait pas à la surface, mais dans la moelle, dans les souvenirs mêmes de ses cellules.

Le bruit de succion sous le lit s'intensifia. Ce n'était plus un murmure, c'était le son d'une pompe aspirante, un drainage de l'âme. La chose qui se faisait appeler Caleb, ou

ce qu'il en restait après vingt ans de digestion par les racines de la plantation, étira un bras vers lui. Les doigts de la créature n'avaient plus de peau, ils n'étaient que des faisceaux de fibres végétales et de boue séchée, terminés par des éclats d'os qui ressemblaient à des dents.

Elias recula, ses talons griffant le bois mort du sol. Son propre sang maculait les lattes, dessinant des trajectoires qui semblaient être absorbées par les fentes du plancher. La maison buvait. Elle avait toujours bu. Il se rappela soudain le visage de sa mère, Elena, le soir du sacrifice. Elle se tenait sur le porche, une silhouette de cire immobile dans la brume, ses yeux reflétant la lueur des lampes à huile comme ceux d'un prédateur nocturne. Elle n'avait pas pleuré. Elle avait souri, un étirement de lèvres sec qui avait fait craquer la poudre sur ses joues.

« On ne rend pas ce que la terre a pris, Elias, » avait-elle murmuré d'une voix qui ressemblait au froissement des feuilles mortes. « On apprend juste à vivre avec le creux qu'elle laisse en nous. »

Le creux. Elias le sentait maintenant dans sa poitrine, une cavité béante, une excavation psychologique où le vent du delta s'engouffrait avec un sifflement sinistre. Ses mains n'étaient plus que des moignons sanglants, la peau s'étant détachée par lambeaux entiers, révélant une structure musculaire qui semblait se transformer en racines. Ses veines, d'ordinaire bleutées, viraient au noir de jais, comme si de la vase circulait désormais dans son système carotidien.

Un frisson de panique pure parcourut son échine, une décharge qui fit claquer ses dents. Ce n'était pas la mort qu'il craignait, c'était l'assimilation. Il sentait la maison, la terre, le domaine des Saint-Clair, réclamer ses intérêts. Vingt ans d'exil n'avaient été qu'un sursis, une période d'engraissement loin de l'abattoir familial.

La main sous le lit saisit sa cheville.

Le contact fut une révélation de froid absolu. Ce n'était pas le froid de la glace, mais celui de l'absence totale de vie, le froid d'un espace où aucune cellule ne se divise plus. Elias voulut hurler, mais sa gorge était obstruée. Un reflux de terre sèche monta de son estomac, une poussière étouffante qui tapissa son œsophage. Il commença à tousser, des quintes violentes qui projetaient des mottes de terre noire sur ses genoux.

Il tomba à quatre pattes, ses mains écorchées s'enfonçant dans le bois qui semblait devenir mou, malléable, se transformant en un humus spongieux sous son poids. Il n'était plus dans sa chambre. Les murs de la demeure de la plantation s'étiraient, se déformaient, les papiers peints se changeant en écorces rugueuses, le plafond disparaissant derrière une canopée de saules pleureurs dont les branches pendaient comme des nœuds coulants.

Il était de retour dans le trou.

La nuit de la disparition de Caleb se superposait à la réalité avec une précision chirurgicale. Il sentit le manche de la pelle entre ses doigts mutilés. Il sentit le poids du monde sur sa poitrine. À chaque fois qu'il essayait de respirer, il avalait une gorgée de cette atmosphère saturée de soufre et de décomposition.

Caleb, ou la chose qui portait son nom, rampa hors de l'obscurité sous le lit. Son visage n'était qu'une topographie de cicatrices et de terre compactée. Un seul œil subsistait, une bille de verre laiteux enfoncée dans une orbite qui grouillait de cloportes. La créature ouvrit la bouche, et ce n'est pas une voix qui en sortit, mais le cri d'un millier de cigales mourantes.

« Tu as gardé la pelle, Elias. Tu as gardé le secret. Maintenant, c'est le secret qui te garde. »

Elias regarda ses mains une dernière fois avant que l'obscurité ne l'engloutisse totalement. Les grains de sable noir avaient fini de sortir de ses pores. Ses doigts

n'étaient plus des membres humains ; ils étaient devenus des outils, des griffes de fer et de corne, prêtes à creuser, prêtes à nourrir la faim insatiable de la terre chaude. La douleur s'effaça, remplacée par une lourdeur léthargique, une acceptation minérale. Il ne fuyait plus. Il s'enfonçait. Il devenait une strate, une couche de plus dans la géologie de la honte des Saint-Clair.

Le dernier son qu'il entendit fut celui de la pelle frappant le sol. *Ploc.* Une percussion finale, le point final mis à sa propre existence, tandis que la terre, enfin satisfaite, refermait sa mâchoire de boue sur son dernier fils.

Chapitre 5

La Cérémonie des Mouches

La mouche à viande décrivait des cercles de plus en plus serrés autour de la tempe d'Elias, son bourdonnement gras vibrant jusque dans ses molaires. L'air de la cuisine n'était plus de l'oxygène ; c'était une soupe tiède, saturée d'une humidité qui collait la chemise à ses omoplates comme une seconde peau arrachée. Il s'arrêta sur le seuil, le talon suspendu au-dessus d'une lame de parquet qui gémissait d'avance. Ses doigts, rongés jusqu'à la nacre rose, se crispèrent contre le chambranle poisseux.

Elena était là.

Elle ne l'avait pas entendu, ou peut-être s'en moquait-elle. Elle était accroupie au centre de la pièce, une masse informe de linge gris et de cheveux filandreux qui semblaient se fondre dans les ombres du crépuscule. Ses genoux craquèrent, un son sec, semblable à une branche morte que l'on brise, alors qu'elle se penchait davantage sur le sol. Entre ses mains décharnées, elle serrait un pichet en étain bosselé, dont le goulot laissait échapper un filet sombre, huileux, qui s'engouffrait avec une avidité obscène dans les interstices des lattes de chêne.

Sluurp.

Le bruit était infime, mais dans le silence étouffant de la plantation, il résonna comme un coup de fouet. Le bois buvait. Les rainures du parquet, dilatées par la pourriture, aspiraient le liquide avec un empressement presque organique. Elias sentit une remontée de bile acide au fond de sa gorge. L'odeur le frappa alors, une vague de fond écoeurante, un mélange de fer rouillé et de charogne que le soleil aurait laissé mûrir sous une bâche en plastique. C'était une odeur lourde, qui s'accrochait aux

poils du nez, qui tapissait le palais d'une pellicule de gras rance.

« Mère ? »

Le mot sortit de sa bouche comme un gravier sec. Elena ne sursauta pas. Elle inclina lentement la tête, un mouvement de saccade qui rappela à Elias le tic nerveux des oiseaux de proie. Lorsqu'elle se tourna partiellement, la lumière crue de la lune naissante accrocha le blanc laiteux de ses yeux. Elle souriait, mais ses lèvres, parcheminées et gercées, ne couvraient pas totalement ses gencives rétractées.

« Elle a chaud, Elias, chuchota-t-elle, sa voix n'étant qu'un sifflement d'air s'échappant d'un poumon perforé. Touche le bois. Sens la vibration. Elle brûle. »

Elle vida le reste du pichet. Le liquide — un mélange de sang de porc caillé et de quelque chose de plus épais, de plus visqueux — s'étala en une flaque noire avant d'être englouti par la fissure centrale. Une bulle éclata à la surface, libérant une bouffée de chaleur fétide qui fit vaciller Elias. Il recula d'un pas, mais ses semelles semblaient adhérer au sol, comme si la maison elle-même tentait de le retenir par les talons.

« Qu'est-ce que tu fais ? » parvint-il à articuler, ses yeux fixés sur une mouche qui venait de se poser sur le dos de la main d'Elena. L'insecte frotta ses pattes avant avec une frénésie méthodique, explorant une traînée de sang qui s'était logée sous l'ongle de la vieille femme. « Tu rends la maison folle. On ne peut plus respirer ici. »

Elena laissa échapper un rire qui se termina en une quinte de toux grasse. Elle posa le pichet vide sur le sol et commença à caresser le bois avec une tendresse révoltante. Ses doigts squelettiques suivaient les veines du chêne comme s'il s'agissait de la peau d'un amant.

« La terre a une fièvre, mon petit. Une fièvre qui remonte du fond, de là où nous

avons mis Caleb. Tu te souviens de la chaleur ce jour-là, n'est-ce pas ? La pelle était brûlante. Le sable te cuisait les paumes. »

Elias sentit une goutte de sueur froide dévaler sa colonne vertébrale. Le souvenir de la pelle, lourde et tranchante, revint frapper ses tempes avec la régularité d'un marteau-pilon. Il revit ses propres mains, plus jeunes, couvertes d'une terre noire qui refusait de partir, même après des années de récurage maniaque.

« Ce n'est pas de la fièvre, Mère. C'est de la putréfaction. »

« Non », trancha-t-elle, ses yeux s'écarquillant brusquement, révélant des veines éclatées comme des toiles d'araignée rouges. « C'est une faim. Une faim de justice. Si on ne la rafraîchit pas, elle sortira. Elle ouvrira la maison en deux comme une cosse de haricot trop mûre. Tu l'entends, n'est-ce pas ? »

Elle se tut brusquement. Elias retint son souffle. Au début, il n'entendit que le vacarme des cigales à l'extérieur, ce cri strident et ininterrompu qui semblait vouloir scier les murs de la demeure. Puis, venant d'en dessous, à travers les couches de terre et les fondations de pierre poreuse, monta un son. Un craquement lent, le frottement de deux plaques de schiste l'une contre l'autre. Ou peut-être le bruit d'une mâchoire géante qui s'étire.

Crr-ack.

Le plancher sous les pieds d'Elias vibra. Une vibration sourde, profonde, qui lui remonta dans les chevilles et fit s'entrechoquer ses dents. Les mouches, par dizaines, jaillirent soudain des coins d'ombre de la cuisine, formant un nuage tourbillonnant, une tempête de points noirs qui se jeta sur la flaque de sang résiduelle. Leurs ailes produisaient un vrombissement de turbine, un son mécanique, déshumanisé, qui emplit l'espace jusqu'à ce qu'Elias ne puisse plus s'entendre penser.

Elena se releva, ses articulations protestant bruyamment. Elle s'approcha de lui, l'odeur de viande rance émanant de ses vêtements, de ses pores, de son haleine. Elle posa une main sur la joue d'Elias. Sa paume était d'une chaleur anormale, presque incandescente, comme si elle contenait un charbon ardent.

« Le sang des bêtes ne suffit plus, Elias. C'est un remède de court terme. Ça calme les tremblements, mais ça ne guérit pas le mal. »

Elle appuya son pouce sur la lèvre inférieure de son fils, forçant l'entrée de sa bouche. Elias sentit le goût de fer et de sel, l'amertume du sang animal qui maculait encore les doigts de sa mère. Il voulut hurler, mais sa gorge était obstruée par une masse de mouches imaginaires, ou peut-être bien réelles, qui s'agglutinaient dans l'air saturé.

« Tu es revenu pour ça, n'est-ce pas ? Pour être le baume. Pour être le sacrifice qui fera tomber la température. »

Elle retira sa main, laissant une traînée sombre sur le menton d'Elias. Elle désigna le sol du doigt. Là, dans la fissure où le sang avait disparu, une petite pousse noire, semblable à un doigt de fœtus calciné, commençait à percer le bois. Elle grandissait à vue d'œil, se tordant avec une agilité de reptile, cherchant la lumière qui n'existait plus.

Elias regarda la chose. Elle ne sentait pas la plante. Elle sentait Caleb. Elle sentait la sueur de ce jour de juillet, le linge sale et la peur. La panique le saisit, une décharge électrique qui fit convulser ses membres. Il fit volte-face pour fuir la cuisine, mais le couloir semblait s'être allongé, les murs se rapprochant comme les parois d'un œsophage.

Le bruit des cigales à l'extérieur atteignit un paroxysme insupportable, un hurlement de métal broyé qui semblait provenir de l'intérieur même de son crâne. Il trébucha, ses mains rencontrant le sol poisseux. Sous ses paumes, la terre — car ce n'était plus

du bois, c'était de la terre battue, humide et chaude — s'agita. Il sentit des filaments invisibles, des racines ou des doigts, s'enrouler autour de ses poignets.

« Avale, Elias », murmura la voix d'Elena, lointaine, presque étouffée par le bourdonnement des milliers de mouches qui recouvraient maintenant le plafond comme une tapisserie vivante. « Avale la terre chaude. C'est la seule façon de ne plus avoir peur. »

Il ouvrit la bouche pour aspirer une bouffée d'air, mais il n'y avait que de la poussière et des ailes d'insectes. Il s'effondra sur le ventre, sa joue pressée contre le parquet qui palpait d'une vie propre. La chaleur était désormais insoutenable, une fournaise souterraine qui cherchait à cuire sa chair depuis l'intérieur. Il ferma les yeux, mais le noir derrière ses paupières était le même que celui de la fosse, vingt ans plus tôt.

Le dernier son qu'il perçut fut celui de la pelle, frappant le sol avec une régularité de métronome, quelque part dans les profondeurs de la maison. *Ploc. Ploc. Ploc.* Et avec chaque coup, la terre montait un peu plus haut dans sa gorge, remplaçant ses cris par un silence de tombeau.

Chapitre 6

L'Oxygène a un Prix

Le goût de la rouille n'avait pas quitté sa langue, une pellicule métallique et grasse qui tapissait son palais, vestige du baiser de la terre contre sa joue. Elias se redressa sur les coudes, les articulations craquant comme du bois mort. Le plancher de la cuisine, imbibé d'une humidité qui ne séchait jamais, exhalait une odeur de levure gâtée et de renfermé. Sous ses ongles, la terre noire était incrustée si profondément qu'elle semblait avoir fusionné avec sa propre chair, une gangrène d'humus qu'aucune brosse ne pourrait jamais déloger.

Il devait partir. Maintenant.

Chaque mouvement était une lutte contre la densité de l'air. L'oxygène dans cette maison n'était pas un gaz, c'était une soupe épaisse, chargée de spores et de la sueur rance d'Elena. Il entendait le balancement du rocking-chair à l'étage. *Crac-poum. Crac-poum.* Un rythme cardiaque de bois et de poussière. Sa mère ne dormait pas. Elle attendait qu'il digère. Elle attendait qu'il devienne, lui aussi, une extension du mobilier.

Elias se hissa debout, ses jambes flageolantes comme celles d'un veau nouveau-né. Ses doigts, rongés jusqu'au vif, tâtonnèrent les clés du pick-up sur le buffet couvert de mouches mortes. Elles étaient là, collées dans une tache de sirop de mélasse séché. Il les arracha avec un bruit de succion écœurant.

Dehors, le delta du Mississippi s'étalait comme un cadavre en décomposition sous le soleil blanc de midi. La chaleur ne tombait pas du ciel ; elle montait du sol, une vapeur fiévreuse qui faisait onduler l'horizon. Les cigales avaient entamé leur concert,

un vrombissement électrique, strident, qui sciait les tympans. Elias monta dans la cabine du véhicule. L'odeur du vieux cuir brûlant et du tabac froid fut une agression supplémentaire. Il tourna la clé. Le moteur toussa, cracha une fumée noire et finit par s'ébrouer dans un râle de métal agonisant.

— Pas aujourd'hui, murmura-t-il, la voix brisée, ses cordes vocales semblant frottées au papier de verre. Pas ici.

Il enclencha la marche arrière, les pneus broyant les graviers mêlés de coquilles d'huîtres pilées. La maison semblait se contracter dans le rétroviseur, ses fenêtres sombres comme des orbites vides le regardant fuir. Il accéléra. Le chemin de terre serpentait entre les chênes draper de mousse espagnole, des lambeaux de tissus gris qui pendaient comme des linceuls oubliés.

À mesure qu'il s'approchait de la grille rouillée qui marquait la limite de la propriété des Saint-Clair, une sensation étrange s'empara de son thorax. Ce n'était pas de l'angoisse. C'était physique. Une pression, d'abord légère, comme si une main invisible se posait sur son sternum.

Cent mètres.

La pression devint une étreinte. Ses poumons, pourtant grands ouverts, ne semblaient plus capables de retenir l'air. Il inspira profondément, mais ce qui pénétra dans ses bronches était vide, dénué de vie, une substance neutre qui ne nourrissait pas son sang.

Cinquante mètres.

La vue d'Elias se brouilla. Les bords de son champ de vision se teintèrent d'un violet sombre, parsemé de taches de phosphore. Sa trachée se rétrécit. Il avait l'impression d'avaler du verre pilé. Chaque inspiration produisait un sifflement aigu, un cri de

détresse de ses alvéoles qui se refermaient les unes après les autres. Ses mains, crispées sur le volant, étaient devenues livides, les jointures blanches saillant sous la peau diaphane.

Il franchit le seuil de la grille.

L'effet fut instantané. Ce n'était plus une suffocation, c'était une noyade en plein air. L'atmosphère à l'extérieur du domaine n'était plus compatible avec sa biologie. C'était comme si l'air était devenu du plomb liquide, une masse inerte que son diaphragme refusait de pomper. Elias ouvrit la bouche, la mâchoire décrochée dans un spasme silencieux, cherchant désespérément une molécule de ce gaz vital qu'il avait toujours tenu pour acquis. Rien. Le vide absolu.

Son cœur s'emballa, un tambour affolé frappant contre une cage thoracique trop étroite. *Boum-boum. Boum-boum.* Le bruit résonnait dans son crâne, étouffant les cigales. La sueur qui coulait dans ses yeux lui brûlait la cornée, mais il ne pouvait pas lever la main pour s'essuyer. Ses muscles étaient de la gélatine.

Le pick-up quitta la route, les roues s'enfonçant dans le fossé boueux. Elias s'effondra sur le volant, le klaxon hurlant une note monocorde, funèbre, qui se perdit dans l'immensité du marais.

Il bascula la portière, tombant lourdement dans la poussière du bas-côté. Son visage frappa le sol avec un bruit sourd. Il ramérait, ses doigts griffant la terre, cherchant à s'agripper à quelque chose, n'importe quoi, pour ne pas sombrer dans l'inconscience. Ses poumons brûlaient, une fournaise interne qui consumait ses dernières réserves.

C'est alors qu'il le sentit.

Sous son ventre, la terre ne semblait plus solide. Elle pulsait. Elle respirait. Une chaleur familière, moite, s'insinuait à travers ses vêtements, remontant le long de sa

peau. Il tourna la tête, une joue collée dans la boue noire. Ses yeux, injectés de sang, fixèrent les racines d'un vieux saule pleureur qui semblaient s'étirer vers lui, telles des veines cherchant à se reconnecter.

Il comprit. Le pacte n'était pas seulement dans les papiers notariés ou dans les souvenirs de Caleb. Il était moléculaire. Les Saint-Clair ne possédaient pas la terre ; la terre les avait assimilés. Il était une excroissance de ce sol, un fruit vénéneux qui ne pouvait survivre s'il était arraché de sa branche.

Dans un dernier effort de volonté, Elias commença à ramper. Non pas vers la route, mais en arrière. Vers la grille. Vers l'ombre de la maison.

À chaque centimètre regagné vers l'intérieur du domaine, la pression sur sa poitrine s'allégeait. Une infime particule d'air, chargée d'odeur de vase et de décomposition, parvint enfin à ses poumons. Il hoqueta, un sanglot sec qui déchira sa gorge. Une deuxième bouffée suivit, puis une troisième, délicieusement fétide, riche de la pourriture environnante.

Il s'arrêta, gisant sur le dos, juste à l'intérieur de la limite de propriété. Le ciel au-dessus de lui n'était plus bleu, mais d'un gris de cendre, oppressant et protecteur. L'oxygène ici avait le goût du sang et de la terre chaude. C'était un poison, mais c'était le sien.

Un bruit de pas lents, traînants, se fit entendre sur le gravier.

Elias ne leva pas les yeux. Il connaissait cette silhouette qui se découpait contre le soleil, cette robe de lin jaunie qui flottait comme une peau morte. L'ombre d'Elena s'allongea sur lui, froide, l'enveloppant comme une couverture de plomb.

— Tu as essayé de partir, Elias, murmura-t-elle. Sa voix était un bruissement de feuilles sèches. C'est mal de gaspiller son souffle. Ici, chaque bouffée se mérite.

Elle se pencha sur lui. Son visage n'était qu'un réseau de rides profondes, des canyons de chair où la poussière s'était accumulée depuis des décennies. Elle posa une main sur son front, ses doigts glacés et humides comme des racines de marais.

— La terre t'a rappelé, n'est-ce pas ? Elle n'aime pas que ses enfants s'égarer. Elle a faim, Elias. Et toi, tu as besoin d'elle pour respirer.

Elle glissa une main sous son aisselle pour l'aider à se relever, une force surprenante émanant de son corps frêle. Elias se laissa faire, le regard vide, les poumons se gonflant désormais avec une régularité mécanique, aspirante, se nourrissant de l'exhalaison toxique du domaine.

— Viens, dit-elle en l'entraînant vers la maison qui semblait s'être rapprochée dans le crépuscule naissant. Le dîner va refroidir. Et Caleb... Caleb s'impatiente dans le noir. Il dit que tu lui manques.

Elias ne répondit pas. Il se contenta de marcher, ses pieds traînant dans la poussière, laissant derrière lui deux sillons profonds, comme si la terre tentait déjà de l'engloutir, centimètre par centimètre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de différence entre son dernier souffle et le vent qui soufflait sur les tombes anonymes du delta.

L'air était lourd. L'air était cher. Et Elias Saint-Clair venait de signer son dernier chèque.

Chapitre 7

La Matriarche-Sangsue

La nappe en dentelle jaunie collait à la table comme une peau morte sur une plaie mal soignée. Elias fixait la porcelaine ébréchée, ses doigts s'acharnant mécaniquement sur la cuticule sanglante de son pouce. Le silence de la cuisine n'était pas vide ; il était plein de petits bruits organiques, des succions invisibles, le craquement du bois qui se gorge d'eau. Devant lui, l'assiette de ragoût fumait, mais l'odeur n'évoquait rien de comestible. C'était un relent de vase tiède, de racines arrachées à un marécage et de quelque chose de plus métallique, une pointe de rouille qui picotait l'arrière-gorge.

Elena ne mangeait pas. Elle était assise en face de lui, les mains à plat sur la toile cirée. Ses doigts, longs et translucides comme des pousses de pommes de terre oubliées dans une cave, semblaient s'enfoncer légèrement dans la surface. Elle ne portait pas sa fourchette à sa bouche. Elle restait immobile, les yeux fixés sur un point invisible entre les omoplates d'Elias, tandis qu'un léger sifflement s'échappait de ses narines pincées.

Elias observa une mouche se poser sur le bord du bol de sa mère. L'insecte frotta ses pattes, s'approcha du liquide sombre, puis s'immobilisa brusquement. Ses ailes vibrèrent un instant avant de rester collées à la surface. La mouche ne se noya pas ; elle sembla être aspirée vers le bas, lentement, comme si le liquide possédait une volonté propre, une force de traction gravitationnelle.

— Mange, Elias, murmura Elena. Sa voix n'était plus qu'un froissement de papier de soie humide. Tu es si sec. Tu craques quand tu marches.

Elias baissa les yeux sur ses propres mains. La peau de ses articulations était rouge,

irritée par le climat, mais il y avait autre chose. Sous l'ongle de son index, une fine ligne noire s'était installée. Ce n'était pas de la terre. C'était une veine d'encre sombre qui semblait palpiter au rythme de son cœur.

Il repoussa son assiette. Le bruit du grès sur le bois fit tressaillir Elena, dont la tête bascula légèrement sur le côté. Un mince filet de liquide incolore et visqueux s'échappa du coin de ses lèvres, glissant le long de son menton pour tomber sur la table. Là où la goutte toucha la nappe, la fibre sembla s'ouvrir, l'absorber instantanément. Elias remarqua alors les taches sombres sur le plancher, juste sous les pieds de sa mère. Des cercles d'humidité concentriques qui s'étendaient à partir de ses talons. Elle ne se nourrissait pas du ragoût. Elle servait de conduit.

— Je n'ai pas faim, maman.

— La terre, elle, a toujours faim, répondit-elle sans ciller. Elle remonte, Elias. Elle a trouvé le chemin par les tuyaux, par les fondations. Elle veut retrouver ce qui lui appartient.

Un gémissement sourd monta du sous-sol, une vibration qui fit trembler les verres sur la table. Ce n'était pas le vent. C'était un son articulé, un râle de gorge obstruée par la boue. Elias sentit une vague de nausée lui tordre les entrailles. Il se leva brusquement, sa chaise raclant le sol avec un cri strident qui lui vrilla les tympans. Il monta l'escalier, fuyant cette odeur de caveau chauffé à blanc, cherchant le refuge de sa chambre.

Lorsqu'il ouvrit la porte, l'air qui s'en échappa était si dense qu'il dut forcer son inspiration. L'humidité y était solide, presque palpable. Il ne reconnut pas immédiatement l'espace où il avait dormi la veille.

Les murs, autrefois recouverts d'un papier peint à motifs floraux délavés, semblaient maintenant transpirer. Les fleurs de lys s'étaient dilatées, leurs pétales brunis par une

moisissure qui ne restait pas en surface, mais qui semblait pousser de l'intérieur de la cloison. Une mousse jaunâtre, huileuse, s'agglutinait dans les coins du plafond, s'égouttant avec une lenteur de mélasse sur le plancher.

Elias s'approcha de son lit. Les draps étaient trempés. En posant la main sur le matelas, il sentit une chaleur anormale, une fièvre de compost. Sous le tissu, quelque chose bougeait. Une ondulation lente, comme une respiration. Il arracha la couverture.

Le matelas était recouvert d'un réseau de filaments blanchâtres, une toile mycélienne dense qui avait déjà commencé à digérer le coton. Les fibres s'entremêlaient avec les ressorts, créant une structure organique complexe. Au centre, là où son corps reposait d'ordinaire, une dépression s'était formée, tapissée d'une substance visqueuse, une sorte de gelée translucide qui exhalait une odeur de levure et de viande faisandée.

— C'est pour ton bien, Elias.

Il se retourna. Elena était sur le seuil, sa silhouette découpée par la faible lueur du couloir. Elle paraissait plus grande, ou peut-être était-ce l'obscurité qui étirait ses membres. Ses vêtements étaient collés à son corps, imprégnés de cette même humidité noire qui suintait des murs.

— La chambre doit mûrir, dit-elle en avançant d'un pas. Tu as passé trop de temps dans le monde du dehors, dans le monde du vent et de la poussière. Ici, on ne s'évapore pas. On se transforme. On devient le terreau.

Elle leva une main vers lui. Entre ses doigts, des fils de mucus s'étirèrent, brillants comme de la soie d'araignée sous la lune. Elias recula contre la fenêtre, mais le cadre en bois était gonflé par l'eau, scellé. Les vitres étaient couvertes d'une buée épaisse, laiteuse, derrière laquelle on devinait les ombres des saules pleureurs qui semblaient se pencher vers la maison, leurs branches griffant le verre.

— Caleb a déjà commencé, continua-t-elle, sa voix devenant un murmure liquide. Il est si doux, maintenant. Si malléable. Il a accepté la chaleur. Il attend que tu le rejoignes dans le grand brassage.

Elias sentit une goutte tomber de la corniche sur sa nuque. Elle était chaude, brûlante comme une larme de plomb. Elle glissa le long de sa colonne vertébrale, laissant derrière elle une traînée de picotements électriques. Il porta la main à son cou et ses doigts rencontrèrent une texture spongieuse. Sa propre peau changeait. Elle devenait poreuse, invitant l'humidité à entrer, à saturer ses muscles, à dissoudre ses os.

Un nouveau cri monta du plancher, plus proche cette fois, juste sous ses pieds. Un bruit de succion, comme si quelqu'un tentait de respirer à travers un masque de boue. Elias regarda les lattes de bois entre ses bottes. De la mélasse noire commençait à sourdre entre les jointures, bouillonnant légèrement.

— Écoute-le, Elias. Il t'appelle. Il dit que la terre est lourde, mais qu'elle est bonne. Elle nous protège de la lumière qui blesse.

Elena s'approcha encore. L'odeur qui émanait d'elle était maintenant insoutenable, un mélange de fermentation alcoolique et de décomposition florale. Elle ne marchait plus vraiment ; ses pieds semblaient glisser sur une pellicule de graisse organique qui tapissait désormais le sol de la chambre.

Elias essaya de crier, mais sa gorge était obstruée. Il toussa, et ce qui sortit de sa bouche fut une touffe de fibres sombres, un amas de racines minuscules déjà gorgées de son propre sang. Il s'effondra à genoux sur le matelas qui s'affaissa sous lui avec un soupir de soufflet crevé. La gelée translucide commença à remonter le long de ses cuisses, froide et possessive.

Les murs de la pièce semblèrent se rapprocher, les parois se gonflant comme les

poumons d'un géant endormi. La chambre n'était plus une pièce ; c'était un estomac, un utérus de terre chauffée à blanc où le temps n'avait plus cours.

Elena se pencha sur lui, son visage n'étant plus qu'une tache pâle dans la pénombre poisseuse. Elle posa ses doigts humides sur les paupières d'Elias, et il sentit les filaments s'insinuer sous sa peau, cherchant le nerf optique, réclamant sa vision.

— Ne lutte plus, mon fils. Laisse la chaleur entrer. Laisse-la te remplir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vide.

Le noir devint absolu, mais ce n'était pas l'absence de lumière. C'était la densité de la terre, la pression de tonnes de sédiments accumulés depuis des siècles, une étreinte qui broyait ses côtes pour mieux le mouler à la forme du domaine. Elias ouvrit la bouche pour une dernière plainte, mais il n'aspira que de l'eau croupie et des spores de champignons. Il ferma les yeux, et dans le silence saturé de la maison, il entendit enfin le battement de cœur de Caleb, juste là, sous la plante de ses pieds, un tambour de chair et de boue qui marquait le rythme de sa propre dissolution.

Chapitre 8

Le Labyrinthe de Boue

Le métal froid du pied-de-biche semblait aspirer la chaleur de la paume d'Elias, une morsure glacée dans l'étuve de la cuisine. Il fixa ses doigts, ces phalanges blanchies par la pression, les cuticules arrachées laissant perler un sang sombre, presque noir sous la lumière vacillante de l'ampoule nue. Une mouche charbonneuse, alourdie par l'humidité, vint se poser sur sa jointure à vif. Elle ne s'envola pas. Elle goûta la plaie avec une lenteur obscène, ses ailes vibrant d'un bourdonnement gras qui résonnait jusque dans les dents d'Elias. Il ne la chassa pas. Il n'en avait plus la force.

Le battement de cœur de Caleb, ce tambour sourd perçu à travers les semelles de ses bottes, n'était plus une simple vibration. C'était une onde de choc. Chaque pulsation faisait tressaillir les cadres de la maison, décrochant des lambeaux de papier peint fleuri qui pendaient comme des lanières de peau morte le long des murs.

Elias se dirigea vers la porte du cellier. Elle n'était pas simplement fermée ; elle semblait soudée au chambranle par des années de suintements blanchâtres, une accumulation de calcaire et de moisissure qui dessinait une cicatrice crayeuse tout autour du bois. Il inséra la pointe du pied-de-biche dans la fente. Le craquement qui suivit ne fut pas celui du chêne sec. Ce fut un bruit de déchirure, un spasme humide, le cri d'une articulation que l'on déboîte de force.

Une odeur s'échappa de l'interstice. Ce n'était pas la poussière des vieux sous-sols. C'était une exhalaison de fermentation gastrique, un souffle chaud chargé de méthane et d'une fragrance de tubéreuses en décomposition. Elias porta sa main libre à sa bouche, étouffant un haut-le-cœur. Sa salive devint instantanément épaisse, amère comme de la bile.

Il pesa de tout son corps sur le levier. La porte céda dans un sifflement d'air aspiré, révélant un escalier dont les marches semblaient avoir fondu. Le bois était devenu une substance spongieuse, noire, luisante sous le faisceau de sa lampe de poche qui peinait à percer l'opacité de l'air. L'obscurité ici n'était pas un manque de lumière, c'était une matière. Elle collait aux vêtements, s'insinuait dans les pores, s'accrochait aux cils.

Il descendit la première marche. Son pied s'enfonça de plusieurs centimètres dans la fibre liquéfiée. Un gargouillement s'éleva d'en bas, un bruit de succion comme si la maison elle-même déglutissait.

« Caleb ? »

Sa voix ne fut qu'un croassement, aussitôt étouffé par la densité de l'atmosphère. À mesure qu'il s'enfonçait dans les entrailles du domaine, la température grimpa de manière anormale. Ce n'était pas la chaleur du Mississippi, c'était une fièvre. Une chaleur organique, irradiant des parois qui pulsaient d'un mouvement péristaltique lent, presque imperceptible.

Arrivé au bas de l'escalier, Elias ne trouva pas de sol en terre battue ou en ciment. Il trouva La Bouche.

L'espace s'étendait, vaste et oppressant, une cavité dont les limites se perdaient dans des replis de ténèbres moites. Sous ses pieds, la terre n'était plus de la terre. C'était une fange de couleur lie-de-vin, une bouillie de sédiments et de chairs végétales en pleine liquéfaction, chauffée à blanc par une décomposition frénétique. Des bulles de gaz éclataient à la surface avec le bruit d'un baiser mouillé, libérant des volutes d'une vapeur soufrée qui brûlait les poumons d'Elias.

Il braqua sa lampe vers le plafond. Les solives de la maison n'étaient plus visibles.

Elles étaient enveloppées, dévorées par un réseau de racines monstrueuses, des veines translucides de la taille d'un bras d'homme. À l'intérieur de ces conduits, Elias voyait circuler un liquide sombre et épais, rythmé par ce même battement de cœur qui secouait maintenant ses propres côtes. Les racines ne soutenaient pas la maison ; elles s'en nourrissaient, pompant la structure, transformant le bois en une extension de cette biomasse souterraine.

Un tic nerveux s'empara de la paupière gauche d'Elias. Il fixa une racine particulièrement grosse qui pendait juste au-dessus de lui. Elle se terminait par une sorte de bulbe translucide, une membrane si fine qu'il pouvait voir à travers. À l'intérieur, quelque chose bougeait. Une forme recroquevillée, des doigts minuscules pressés contre la paroi de chair, des doigts dont les ongles étaient déjà rongés jusqu'au sang.

La terre sous lui commença à monter. La fange l'aspirait, enserrant ses chevilles dans une étreinte visqueuse et brûlante. Il essaya de reculer, mais ses muscles semblaient répondre avec une lenteur de rêve. Ses bottes furent englouties, puis ses mollets. La chaleur était insupportable, une caresse de lave qui cherchait à fusionner avec sa propre peau.

Il entendit alors un froissement de soie derrière lui. Elena.

Elle se tenait sur la dernière marche, sa silhouette n'étant plus qu'une ombre dégingandée. Ses yeux brillaient d'une lueur humide, deux perles laiteuses dans le noir. Elle ne respirait pas ; elle semblait absorber l'oxygène par les pores de son visage parcheminé.

— Tu sens comme elle est gourmande, Elias ? murmura-t-elle, et sa voix n'était plus qu'un bruissement de feuilles mortes. Elle a attendu vingt ans. Vingt ans de jeûne à cause de ta lâcheté.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est que cet endroit ? hoqueta Elias, luttant pour ne pas sombrer davantage dans la boue bouillante.

— C'est le ventre de la famille, mon fils. Là où l'on n'est jamais seul. Là où Caleb t'attend pour que vous ne fassiez plus qu'un. La terre ne veut pas de tes prières, elle veut ton sang, ta sueur, ta moelle. Elle veut que tu l'aimes de l'intérieur.

Elias sentit une racine descendre lentement du plafond. Elle s'approcha de son visage, ses filaments terminaux frissonnant comme les pattes d'une araignée. L'odeur de la chose était celle du placenta et de la rouille. Elle effleura sa joue, laissant une traînée de mucus brûlant qui lui arracha un gémissement.

Il regarda le pied-de-biche qu'il tenait toujours, mais l'outil semblait peser une tonne. Il le lâcha. Le métal disparut sans un bruit dans la fange, immédiatement digéré par la boue.

La panique explosa enfin, trop tard, comme un incendie dans une pièce close. Elias commença à se débattre, ses mains griffant la surface visqueuse, cherchant une prise qui n'existait pas. Chaque mouvement ne faisait que l'enfoncer davantage. La boue atteignit sa taille, une ceinture de feu qui lui broyait les hanches.

Les racines autour de lui se mirent à vibrer à l'unisson. Le battement de cœur s'accéléra, devenant un grondement sourd, un tonnerre souterrain qui faisait trembler ses dents dans leurs alvéoles. La lumière de sa lampe faiblit, l'ampoule mourant dans un dernier filament orangé, laissant place à une lueur biologique, une phosphorescence malade émanant des veines de la maison.

Dans cette demi-clarté de cauchemar, il vit le sol se soulever devant lui. Une forme émergea de la boue, un visage sans traits, une masse de chair racinaire qui conservait pourtant la courbe d'une mâchoire familière. La chose ouvrit ce qui servait de bouche, une fente béante remplie d'une mélasse noire.

— Caleb... articula Elias, les yeux révulsés.

La racine au-dessus de lui s'enroula soudainement autour de son cou. Elle n'était pas rêche ; elle était douce comme du velours mouillé. Elle commença à se serrer, non pas pour l'étrangler, mais pour s'insinuer dans sa gorge, cherchant à combler le vide de ses poumons. Elias ouvrit grand la bouche pour hurler, mais seul un flot de terre chaude et liquide s'y engouffra, remplissant sa trachée, tapissant son estomac d'une chaleur de plomb fondu.

Il ne voyait plus Elena. Il ne voyait plus les murs. Il n'y avait plus que ce battement, ce rythme binaire qui était devenu le sien. Il sentit ses membres s'assouplir, ses os devenir poreux, ses nerfs s'étirer pour rejoindre les filaments de la maison. La douleur disparut, remplacée par une extase terrifiante, une dissolution totale dans le limon ancestral des Saint-Clair.

Sa main, la dernière chose qui dépassait encore de la fange, se crispa une dernière fois, les doigts cherchant à saisir l'air vicié, avant d'être happée par la terre avide qui se referma sur lui dans un dernier soupir de satisfaction organique.

Chapitre 9

L'Extension Fongique

L'escalier ne grinçait plus ; il gémissait avec une régularité organique, chaque marche s'enfonçant dans une sorte de gencive de bois humide sous le poids d'Elias. L'air, au fur et à mesure qu'il descendait, perdait sa consistance gazeuse pour devenir une soupe tiède, saturée d'une odeur d'ammoniac et de sucre fermenté qui lui collait aux parois de la gorge. Ses doigts, dont les cuticules n'étaient plus que des lambeaux de chair vive, effleuraient les murs de briques. La pierre n'était plus froide. Elle pulsait. Un tressaillement rythmique, lent, comme le passage d'un fluide lourd derrière une paroi trop fine.

Au bas de la dernière marche, ses pieds s'enfoncèrent dans une substance qui n'était ni de la boue, ni de l'eau. C'était un tapis de filaments grisâtres, une moquette de moisissure vivante qui semblait aspirer la plante de ses pieds à chaque pas. L'obscurité n'était pas totale ; elle était hachée par des lueurs phosphorescentes, des veines de lichen bleuâtre qui couraient le long des poutres comme des circuits électriques dénudés.

Puis, il le vit.

Au centre de la pièce, là où les fondations de la plantation plongeaient dans le limon du delta, Caleb n'était plus un nom, ni même un souvenir. C'était une architecture. Ce qui restait de son frère était suspendu au milieu d'une toile de membranes translucides, tendues entre le plafond et le sol. Sa peau, d'un blanc de lait tourné, s'était étirée jusqu'à l'absurde, devenant une pellicule si fine que l'on pouvait voir le mouvement brownien des fluides noirs qui irriguaient son torse. Il n'avait plus de membres distincts ; ses bras et ses jambes s'étaient effilochés en des milliers de

racines capillaires qui s'enfonçaient dans la terre battue, pompant, aspirant, digérant la chaleur du sol.

Elias sentit une goutte tomber sur son front. Elle était épaisse, huileuse, et sentait le cuivre. Il ne s'essuya pas. Ses yeux étaient fixés sur le visage de Caleb — ou ce qu'il en restait. Les paupières avaient été remplacées par des replis de chair fongique, mais les globes oculaires étaient là, immenses, vitreux, roulant frénétiquement sous la membrane.

Un bruit de succion, semblable à celui d'une botte que l'on retire d'une marée basse, emplit l'espace. La masse membraneuse se contracta.

— Caleb ?

Le mot mourut dans sa bouche, étouffé par le bourdonnement d'une mouche qui s'était posée sur sa lèvre inférieure. L'insecte ne s'envola pas. Ses pattes velues s'enfoncèrent dans la muqueuse d'Elias, cherchant la chaleur. Elias ne bougea pas. Il regardait la cage thoracique de Caleb s'ouvrir lentement, non pas comme un corps qui respire, mais comme une porte qui grince. À l'intérieur, il n'y avait pas d'organes, juste une forêt de filaments vibrants, une harpe de nerfs à vif qui résonnait à chaque battement du cœur de la maison.

Caleb ne parla pas avec une voix. Le son vint de partout, des murs, du sol, de la propre moelle osseuse d'Elias. C'était un craquement de bois vert que l'on brise, un sifflement de vapeur s'échappant d'une plaie.

Avale, disait le bruit. *Avale la terre.*

Une convulsion secoua la masse centrale. Un jet de liquide bilieux, chargé de grumeaux sombres, jaillit d'une fissure dans la paroi de chair et éclaboussa le visage d'Elias. La brûlure fut instantanée. Ce n'était pas une brûlure acide, mais une chaleur

d'incendie, une fièvre qui s'insinuait par les pores, par les canaux lacrymaux, par les conduits auditifs. Elias tomba à genoux, les mains enfoncées dans le tapis de mycélium qui commença immédiatement à s'enrouler autour de ses poignets.

Il vit alors le lien. De chaque vertèbre de Caleb partait un fil d'argent sombre qui se connectait aux racines des arbres au-dessus, aux poutres de la cuisine où Elena attendait, aux souvenirs d'Elias lui-même. Caleb était le transformateur, le centre nerveux qui convertissait la pourriture du passé en une énergie brute, visqueuse, nécessaire à la survie du domaine.

Elias essaya de reculer, mais ses muscles ne lui obéissaient plus. Ses tendons semblaient s'être ramollis, transformés en une gelée tiède. Il sentit quelque chose bouger sous la peau de son propre avant-bras. Une bosse, longue et fine, qui remontait vers son coude avec la détermination d'un parasite.

La douleur explosa lorsqu'un filament jaillit de la poitrine de Caleb pour venir fouiller la bouche ouverte d'Elias. Le goût était insoutenable : un mélange de terre rance, de sang corrompu et d'une douceur écœurante, comme un fruit trop mûr qui aurait pourri au soleil. Il ne pouvait pas fermer les mâchoires. Le filament était robuste, tapissé de petites ventouses qui s'accrochaient à son palais, à sa langue, descendant avec une douceur obscène vers son œsophage.

Il entendit ses propres côtes craquer, une par une, s'écartant pour laisser place à l'invasion. La panique, qui aurait dû le faire hurler, se transforma en une léthargie lourde. Ses yeux, injectés de sang, virent Caleb se rapprocher, ou peut-être était-ce lui qui était tiré vers le centre de la toile. Les visages se frôlèrent. Caleb n'avait plus de nez, juste deux fentes noires d'où s'échappait un mucus jaune.

À cet instant, Elias comprit le pacte. La terre ne se contentait pas de manger les morts ; elle exigeait une conscience pour diriger sa faim. Caleb était fatigué. Son système nerveux s'étiolait, incapable de supporter plus longtemps le poids de la plantation, les

péchés d'Elena, et le sang de la lignée. Il avait besoin d'un nouveau processeur. D'une nouvelle chair fraîche pour filtrer le poison.

Le filament dans sa gorge se mit à battre. Elias sentit son cœur se caler sur le rythme de celui de Caleb. Un, deux. Un, deux. Le bruit de la terre qui mâche.

Ses doigts ne lui appartenaient plus. Ils s'étaient déjà soudés au sol, les ongles tombant pour laisser place à des excroissances blanchâtres qui s'enfonçaient dans le limon. La chaleur de plomb fondu qu'il avait ressentie plus tôt n'était plus une agression, c'était une fusion. Il sentit chaque ver de terre dans le jardin au-dessus, chaque goutte d'eau croupie dans les tuyaux, chaque pensée de sa mère qui, à l'étage, caressait une nappe tachée.

Caleb poussa un dernier soupir, un râle de libération. Sa peau se déchira comme du vieux papier peint, révélant le vide noir à l'intérieur de lui. Il se dissolvait, ses nutriments passant directement dans le corps d'Elias à travers les tubes de connexion.

Elias voulut fermer les yeux, mais ses paupières avaient déjà commencé à fusionner avec ses sourcils, se transformant en cette membrane protectrice et translucide. La dernière chose qu'il vit fut une mouche, la même peut-être, qui se posa sur son globe oculaire. Elle ne s'envola pas. Il ne cligna pas. Il sentit la petite trompe de l'insecte piquer la cornée pour y boire une larme de sang.

La terre chaude remonta par ses chevilles, par ses genoux, par son bassin. Elle comblait chaque vide, chaque espace entre ses organes, remplaçant l'air vicié par une masse solide et brûlante. Il n'était plus Elias Saint-Clair. Il était le sous-sol. Il était la fondation. Il était la faim.

Le silence revint dans la cave, seulement troublé par le suintement régulier de la vie qui s'organise dans l'ombre. Au-dessus, la maison poussa un long soupir de soulagement, ses murs se redressant imperceptiblement, nourris par le nouveau cœur

qui venait de prendre ses fonctions dans la fange. La terre était repue, pour un temps. Elle digérait lentement le fils prodigue, l'intégrant cellule par cellule à sa propre géographie de cauchemar.

Chapitre 10

La Chaîne Alimentaire

Le bois de l'escalier ne craquait pas ; il gémissait, un son de gorge sèche qu'on étrangle, résonnant jusque dans la pulpe des doigts d'Elias. Elena ouvrait la marche, sa robe de chambre en soie usée traînant derrière elle comme une mue de serpent abandonnée. L'odeur changea brusquement à la troisième marche. Ce n'était plus seulement le relent de l'humidité du delta ou le parfum entêtant des magnolias pourris ; c'était une effluve de fer chaud, de cuivre oxydé et de graisse animale rance qui semblait sourdre directement des briques de la fondation.

Elias sentit une goutte de sueur glisser le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée qui s'arrêta net au creux de ses reins. Sa main, agrippée à la rampe poisseuse, tremblait. Il fixa la nuque de sa mère. La peau y était si fine, si translucide, qu'il croyait voir le battement irrégulier d'une artère noire, une créature indépendante nichée sous le derme.

« Il a faim, Elias, » murmura-t-elle sans se retourner. Sa voix n'était qu'un froissement de papier de verre. « Il a tellement faim qu'il commence à manger les ombres. Regarde. »

Elle leva une main squelettique vers le plafond du sous-sol qu'ils venaient d'atteindre. Dans l'angle mort, là où la lumière de l'unique ampoule nue ne parvenait pas, les ténèbres ne semblaient pas simplement absentes de lumière ; elles étaient denses, granuleuses, animées d'un mouvement péristaltique. Un bruit de succion, discret mais constant, s'élevait du sol en terre battue.

Au centre de la pièce, une forme était affaissée contre le pilier central de la demeure.

C'était Caleb, ou ce qu'il en restait. Vingt ans de nutrition forcée par la terre avaient transformé le frère cadet en une excroissance de la maison. Ses jambes avaient disparu sous une couche de mélasse noire, une boue visqueuse qui semblait palpiter au rythme des fondations. Ses bras étaient tendus, fixés au bois du pilier par des filaments blanchâtres, semblables à des racines nerveuses. Caleb n'avait plus de visage, seulement une fente humide qui s'ouvrait et se fermait pour laisser échapper un sifflement d'agonie. Sa peau, d'un gris de cendre mouillée, tombait en lambeaux, révélant des muscles atrophiés qui vibraient comme des cordes de violon trop tendues.

« Il est vide, Elias, » reprit Elena en s'approchant de la chose avec une tendresse écœurante. Elle passa ses doigts décharnés sur le crâne de Caleb, arrachant sans le vouloir une poignée de cheveux filandreux. « Il a tout donné. La charpente s'affaisse parce qu'il n'a plus assez de sang pour la nourrir. La terre réclame un nouveau cœur. Un cœur jeune. Un cœur chargé de culpabilité. »

Elias recula, ses talons s'enfonçant dans le sol qui, soudain, ne semblait plus solide. La terre sous ses pieds était devenue molle, élastique, comme de la chair fraîchement découpée. Il voulut hurler, mais l'air était si chargé d'humidité qu'il eut l'impression d'avaler une éponge imbibée d'eau croupie. Ses poumons brûlaient.

« Non, » parvint-il à articuler, le mot s'étouffant dans sa gorge.

Elena se tourna vers lui. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'une noirceur absolue, sans iris, sans pupille. Un tic nerveux soulevait le coin de sa lèvre supérieure, révélant des gencives d'un rouge violacé.

« Tu as tenu la pelle, Elias. Tu as aidé Caleb à descendre ici. Tu as cru que tu partais, mais tu n'as fait que rallonger la laisse. La maison se souvient de la forme de tes mains. Elle se souvient du goût de ta sueur sur le manche de l'outil. »

Le sol se souleva brusquement. Une vague de mélasse noire, chaude et épaisse, jaillit des fissures entre les briques. Elle s'enroula autour des chevilles d'Elias avec la force d'un étau. L'odeur de sang métallique devint insupportable, une agression physique qui lui fit monter la bile aux lèvres. Il lutta, griffant l'air, mais ses mouvements étaient ralentis comme s'il se battait dans de la gélatine.

Elena s'avança, ses mouvements saccadés, presque mécaniques. Elle ne marchait pas, elle semblait être portée par la boue qui montait. Elle posa ses mains sur les joues d'Elias. Ses ongles, sales et cassants, s'enfoncèrent légèrement dans sa peau.

« C'est le cycle, mon fils. On ne possède pas les Saint-Clair. C'est la terre qui nous possède. Nous sommes le mortier. Nous sommes les briques. »

Un craquement sourd retentit au-dessus de leurs têtes. Une poutre maîtresse se fendit, libérant une pluie de poussière de bois et de plâtre mort. La maison penchait. Les murs semblaient se rapprocher, les angles s'écraser sous un poids invisible. Dans le coin, Caleb poussa un dernier râle, un gargouillis de liquide s'échappant de sa fente buccale, avant de se liquéfier totalement, s'effondrant dans la boue comme une bougie fondue.

La mélasse monta jusqu'aux genoux d'Elias. Elle était brûlante, une chaleur fiévreuse qui semblait vouloir fusionner avec sa propre chair. Il sentit des filaments invisibles s'insinuer sous ses ongles, pénétrer dans les pores de sa peau. La panique, enfin, explosa. Il frappa Elena au visage, un coup sourd qui ne sembla pas la blesser mais déplaça sa mâchoire avec un bruit de bois sec qui se brise. Elle ne cilla pas. Elle continua de sourire, sa mâchoire pendante, oscillant de gauche à droite.

Elias tenta de se hisser vers l'escalier, mais les marches elles-mêmes se dissolvaient, se transformant en une rampe de boue noire. Il tomba en avant, ses mains s'enfonçant jusqu'aux coudes dans la fange. La terre commença à vibrer, un bourdonnement basse fréquence qui faisait trembler ses dents dans leurs alvéoles.

C'était un combat de prédateur à proie, mais la proie était déjà à l'intérieur de l'estomac. Chaque mouvement qu'il faisait pour se dégager ne faisait que l'aspirer davantage. La mélasse lui caressait maintenant le torse, une étreinte visqueuse et amoureuse. Il vit une mouche se poser sur le dos de sa main, qui émergeait encore. Elle ne bougeait pas. Elle attendait.

Le plafond s'abaissa de plusieurs centimètres. Les gémissements de la structure devinrent des hurlements de métal torturé. La maison réclamait sa pitance pour ne pas finir en un tas de décombres au milieu du bayou.

Elena se laissa tomber à genoux devant lui, son corps s'enfonçant à son tour, mais avec une sorte de paix extatique sur le visage. Elle approcha sa bouche de l'oreille d'Elias.

« Ne lutte pas, Elias. Deviens le silence. Deviens la fondation. »

Il sentit une membrane protectrice et translucide se former sur ses propres yeux, une sécrétion de la boue qui commençait à l'isoler du monde extérieur. La dernière chose qu'il vit fut une mouche, la même peut-être, qui se posa sur son globe oculaire. Elle ne s'envola pas. Il ne cligna pas. Il sentit la petite trompe de l'insecte piquer la cornée pour y boire une larme de sang.

La terre chaude remonta par ses chevilles, par ses genoux, par son bassin. Elle comblait chaque vide, chaque espace entre ses organes, remplaçant l'air vicié par une masse solide et brûlante. Il n'était plus Elias Saint-Clair. Il était le sous-sol. Il était la fondation. Il était la faim.

Le silence revint dans la cave, seulement troublé par le suintement régulier de la vie qui s'organise dans l'ombre. Au-dessus, la maison poussa un long soupir de soulagement, ses murs se redressant imperceptiblement, nourris par le nouveau cœur

qui venait de prendre ses fonctions dans la fange. La terre était repue, pour un temps. Elle digérait lentement le fils prodigue, l'intégrant cellule par cellule à sa propre géographie de cauchemar.

Chapitre 11

Satiété

Le balancement du fauteuil d'osier produisait un craquement sec, un bruit d'articulation que l'on force, régulier comme une métronome de bois mort. Elena Saint-Clair ne pesait plus le poids d'une ombre. Sa robe de lin blanc, autrefois flottante sur un squelette de parchemin, épousait désormais des courbes que le temps aurait dû avoir dévorées depuis des décennies. Ses bras, posés sur les accoudoirs, n'étaient plus ces faisceaux de tendons jaunâtres ; la peau y était tendue, d'un rose de nouveau-né, presque translucide sous le soleil lourd du delta. On aurait pu croire que si l'on pressait un doigt contre son avant-bras, il s'enfoncerait sans résistance dans une chair gorgée d'une sève sucrée et épaisse.

Elle respirait lentement. Chaque inspiration soulevait sa poitrine avec une force tranquille, un mouvement tectonique. L'air ne sentait plus la vase putride de la veille. L'odeur avait changé. C'était un parfum de terre retournée, de gardénias en pleine décomposition et de ferraille rouillée, une fragrance si dense qu'elle semblait tapisser l'arrière de la gorge d'une pellicule huileuse.

Sur le porche, les mouches s'étaient tues. Elles étaient là, pourtant, des centaines de points d'ébène collés aux moustiquaires, les ailes immobiles, repues. L'une d'elles, plus grasse que les autres, bascula du plafond et s'écrasa sur la rambarde dans un bruit mou de fruit trop mûr. Elle ne tenta pas de s'envoler. Elle n'en avait plus besoin.

Elias n'était nulle part. Sa vieille Chrysler, garée dans l'allée, s'enfonçait déjà imperceptiblement dans le gravier noir. Les pneus semblaient fondre dans le sol, la carrosserie couverte d'une fine pellicule de pollen jaune qui ressemblait à une desquamation. À l'intérieur de la maison, le silence n'était pas un vide, mais une

présence. Un poids.

Dans la cuisine, le carrelage fendu exhalait une chaleur de fièvre. Une tasse de café, oubliée sur la table en Formica, était recouverte d'une moisissure d'un bleu électrique, une fourrure vivante qui palpait au rythme des courants d'air. Sous les planches de chêne noirci, là où les fondations s'enfonçaient dans le ventre mou du Mississippi, quelque chose venait de s'apaiser. La vibration qui, pendant des jours, avait fait trembler les vitres et grincer les dents d'Elias, s'était muée en une caresse souterraine.

C'était un battement. Sourd. Rythmique. *Boum-doum.*

Le son ne venait pas des oreilles, il remontait par la plante des pieds, serpentait le long des tibias, s'installait dans le bassin pour y diffuser une torpeur narcotique. La terre ne criait plus famine. Elle mastiquait, dans un glissement de couches sédimentaires, les restes d'une lignée qui avait enfin payé son écot.

Elena se leva. Le mouvement fut d'une fluidité obscène. Elle ne grimâça pas, ses articulations ne protestèrent pas. Elle entra dans la cuisine, ses pieds nus laissant des empreintes humides sur le sol, des traces qui ne s'évaporaient pas mais semblaient être absorbées par le linoléum. Elle s'arrêta devant l'évier. L'eau qui perlait du robinet était d'un rouge brique, chargée de limons et de particules organiques. Elle remplit un verre, le porta à ses lèvres. Ses gencives, d'un rose fuchsia éclatant, apparurent derrière un sourire qui n'avait plus rien d'humain. Elle but de longues gorgées, le liquide s'écoulant le long de son cou, tachant le col de sa robe.

À ses pieds, une latte du plancher se souleva d'un millimètre. Une petite vrille de racine, noire et luisante comme un capillaire, s'en échappa pour venir caresser sa cheville. Elena ne recula pas. Elle laissa la fibre végétale s'enrouler autour de sa peau, l'étreinte étant presque amoureuse.

« Il est là, n'est-ce pas ? » murmura-t-elle.

Sa voix n'était plus un sifflement de gorge sèche. C'était un son profond, comme le grondement de l'eau dans un puits. La maison lui répondit par un gémissement de charpente. Un soupir de satisfaction s'éleva des profondeurs, une exhalaison de gaz des marais qui fit osciller le lustre de cristal dans le salon. Les prismes projetèrent des arcs-en-ciel sales sur les murs couverts de papier peint cloqué.

Sous la cuisine, dans l'obscurité pressurisée du sous-sol scellé, la masse n'avait plus de nom. Elias n'était plus une silhouette nerveuse aux doigts rongés. Il était devenu une texture. Ses os, ramollis par l'acidité du terreau, se courbaient pour épouser les racines séculaires du grand chêne qui trônait au centre du domaine. Sa peau s'était fondue dans le limon, créant une interface poreuse à travers laquelle la terre buvait ses souvenirs, ses regrets, sa culpabilité. Chaque cellule de son corps était une offrande, un nutriment distillé pour nourrir la croissance d'autre chose.

Le cycle était parfait. La trahison de jadis, le sacrifice de Caleb, la fuite lâche vers le Nord... tout cela avait été digéré, transformé en une énergie sombre qui irriguait désormais chaque parcelle de la plantation. Les Saint-Clair ne possédaient plus la terre ; ils étaient la terre.

Elena s'approcha de la fenêtre. Dehors, la végétation semblait avoir progressé d'un mètre en quelques heures. Les herbes folles léchaient les vitres, leurs tiges velues se collant au verre avec une faim résiduelle. Les arbres, lourds de mousse espagnole, se courbaient vers la maison comme des courtisans autour d'un trône.

Soudain, une convulsion plus forte fit tressaillir le sol. Un bruit de succion, comme une bouche géante s'ouvrant dans la boue, résonna depuis le cellier. C'était la nouvelle pulsation. Plus jeune. Plus violente. La terre n'était pas seulement repue, elle était enceinte. Elle portait en son sein la promesse d'une nouvelle faim, d'une croissance qui ne s'arrêterait plus aux limites du domaine.

Elena posa sa main sur son ventre, imitant le mouvement de la terre sous ses pieds. Ses doigts s'enfoncèrent légèrement dans sa propre chair, comme s'il n'y avait plus de distinction entre son corps et l'humus qui composait les fondations. Une goutte de sueur, épaisse et sombre comme de la mélasse, perla sur son front.

La chaleur devint insupportable, une étreinte moite qui interdisait tout mouvement brusque. L'oxygène lui-même semblait avoir été remplacé par une vapeur organique, un brouillard de spores qui dansaient dans les rares rayons de soleil traversant la crasse des vitres. Chaque particule de poussière était un fragment d'Elias, une parcelle de son identité qui flottait dans l'air, inhalée par sa mère, filtrée par les rideaux, déposée sur les meubles.

Une nouvelle mouche se posa sur le dos de la main d'Elena. Elle ne la chassa pas. Elle regarda l'insecte déplier sa trompe, sonder la peau rose et neuve, et pomper un liquide ambré. Elena ressentit une pointe de plaisir, une décharge électrique qui remonta jusqu'à son cerveau. La douleur était une nourriture. La décomposition était une naissance.

Au loin, le cri d'un oiseau se brisa net, étouffé par l'humidité. Le silence revint, plus dense qu'avant, un silence de tombeau que l'on vient de refermer. La maison Saint-Clair ne respirait plus par ses fenêtres ou ses portes, mais par les pores de son bois, par les fissures de ses briques. Elle était un organisme complet, une bête de boue et de souvenirs qui attendait que le reste du monde s'approche assez près pour être, lui aussi, avalé.

Elena retourna s'asseoir sur son porche. Le balancement reprit. *Crac. Crac. Crac.*

La terre était chaude. Elle était lourde. Elle était satisfaite. Pour l'instant. Sous les planches, le nouveau cœur battait la chamade, une promesse de racines qui finiraient par percer le plancher pour venir chercher ce qui restait de la lumière. Le monde extérieur n'était plus qu'un lointain souvenir de froid et de vide. Ici, tout était plein.

Tout était saturé.

Le soleil commença sa descente, noyé dans un ciel couleur de chair meurtrie. L'ombre de la maison s'étira sur la pelouse, une main noire qui semblait vouloir agripper la route, le delta, le monde entier. Elena ferma les yeux, un sourire figé sur son visage de porcelaine humide. Elle sentait Elias, elle sentait Caleb, elle sentait tous ceux qui étaient passés avant eux, mélangés dans la même soupe primordiale, vibrant à l'unisson dans le grand estomac de la terre chaude.

Le battement souterrain s'intensifia une dernière fois, faisant vibrer les verres dans les placards, avant de se stabiliser en un ronronnement sourd, presque apaisant. La digestion suivait son cours, lente, inexorable, transformant le fils prodigue en une simple extension du domaine.

Le Delta n'avait plus besoin de pluie. Il avait le sang des Saint-Clair.

FIN

Merci d'avoir lu "Avale la Terre Chaude"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)